

IL ETAIT UNE FOIS...

...BRUNO BETTELHEIM

PSYCHANALYSE DES CONTES DE FEES

Bruno Bettelheim, Editions R.Laffont, 1976, 396 pages

Voici un livre important qui s'adresse naturellement d'abord à tous ceux que leurs responsabilités professionnelles conduisent à travailler avec des enfants mais à tous ceux aussi -et il faut souhaiter qu'ils soient très nombreux- qui, tout adultes et respectables qu'ils soient, n'ont peut-être pas tout à fait pris congé de ce qui fut -exil? royaume?- leur enfance.

Dans la PSYCHANALYSE DES CONTES DE FEES chacun pourra en effet comprendre à la fois le sens caché des contes que, pour son bonheur, il écoutait ou lisait (qu'il lit peut-être encore), et goûter ce plaisir au deuxième degré qui consiste à découvrir les raisons de son plaisir. Et il y a gros à parier que plus d'un feront des découvertes et n'auraient jamais su, sans ce livre, combien ces histoires magiques ou folles étaient importantes et vraies.

Mais s'il est bon de comprendre les contes il l'est plus encore, à mon avis, de comprendre les enfants. Et sur ce point le livre de Bruno BETTELHEIM apportera à tous les éducateurs des éléments très précieux. En réalité, et alors que le titre le laisse mal présager, il s'agit ici d'un véritable traité de psychologie de l'enfant. Un traité idéal, à vrai dire, qui aborde les problèmes les plus subtils sur le mode de la conversation, sans recourir à aucun vocabulaire technique ou spécialisé et sans présupposer chez ses lecteurs aucun savoir préalable. Une chose au moins est certaine: quiconque aura patimment cheminé au long de ces presque quatre cents pages en sortira avec sa vision de l'enfance partiellement changée; il aura appris à mieux connaître les besoins affectifs des enfants, il saura mieux lire leurs discours ou leurs attentes, il saura mieux les comprendre, il sera par conséquent, sans doute, plus près de les aider.

Naturellement, reconnaître aux contes de fées leur véritable importance exige des adultes que nous sommes un effort particulier. En effet, nous sommes devenus des adultes et une fois installés dans cet état si longtemps convoité ("être comme les grands") nous avons, la plupart du temps, oublié tous les combats qu'il nous a fallu mener pour nous "évader de l'enfance" (1). Grandir est une entreprise difficile, pleine d'embûches et de périls. Il n'est pas simple pour un enfant de trouver ni de comprendre sa place dans un monde qui était là avant lui et qui fonctionne sans lui.

L'intérêt du livre de Bettelheim est de montrer "comment les contes de fées aident les enfants à régler les problèmes psychologiques de la croissance et

.../...

(1) "S'évader de l'enfance", c'est le titre d'un autre livre important écrit par un psychologue américain, John HOLT, et qui montre combien il est difficile aux enfants de grandir dans un monde qui n'est pas fait pour eux mais pour des adultes trop souvent indifférents, aveugles ou maladroits. Je présenterai ce livre dans le prochain numéro de C.P.E. (aux Editions "Petite Bibliothèque Payot") M.Forget

à intégrer leur personnalité" (p.26). Les contes y sont présentés comme des instruments qui vont permettre à l'enfant de répondre, petit à petit, aux énigmes que le monde lui pose, aux peurs qui l'assaillent, aux mystères qu'il sent en lui et autour de lui.

Mais pourquoi les contes sont-ils cette voie privilégiée d'accès aux énigmes essentielles? Bruno Bettelheim montre que ce n'est pas par hasard. L'enfant et le conte sont en effet merveilleusement accordés parce qu'ils parlent le même langage et qu'ils ont *"l'un et l'autre la même façon de concevoir le monde"* (p.64). On sait, par exemple, aujourd'hui qu'aucune connaissance solide ne peut venir aux jeunes enfants si elle n'est pas ancrée dans le champ de leurs préoccupations affectives. C'est là la supériorité définitive de tous les contes par rapport aux histoires réalistes qui *"informent sans enrichir"* (p.75):

"Les explications réalistes sont d'ordinaire incompréhensibles pour l'enfant qui est dépourvu de la faculté d'abstraction qui seule peut leur donner quelque sens. L'adulte, lorsqu'il donne une explication scientifiquement juste, croit clarifier les choses pour l'enfant alors que ces explications le laissent désespéré, dépassé et intellectuellement vaincu." (p.67)

Les contes, au contraire, vont enrichir l'enfant car ils lui racontent en images des histoires qui parlent le langage de son souci. Et l'on n'a que faire ici des explications et des concepts:

"Dans les contes de fées, les processus intérieurs sont traduits par des images visuelles. Quand le héros doit affronter des problèmes intérieurs qui semblent défier toute solution, on ne nous décrit pas son état d'âme; le conte nous le montre perdu dans une forêt touffue, impénétrable, ne sachant où aller, désespérant de retrouver un jour son chemin. Pour tous ceux qui ont entendu des contes de fées, l'image de l'enfant qui se sent perdu au fin fond d'une sombre forêt est inoubliable." (pp.200-201)

C'est pourquoi, dit encore Bruno Bettelheim, *"le conte de fées est l'abécédaire où l'enfant enseigne à son esprit à lire dans le langage des images, le seul qui permette de comprendre avant qu'on ait atteint la maturité intellectuelle."* (p.207)

Enfin, -et ce n'est pas leur moindre mérite- les contes de fées, s'ils aident l'enfant à intégrer les différentes étapes de sa personnalité, ils le font sans recourir à aucune didactique contraignante. Aucune intention morale ici, aucun discours édifiant. C'est l'enfant lui-même qui, puisant dans le trésor des contes les histoires qui répondent le mieux à ses préoccupations du moment, va peu à peu organiser ses défenses, trouver ses solutions, jalonner sa route incertaine par des repères fixes et lumineux.

"Nous évoluons, nous donnons un sens à la vie, nous découvrons la sécurité intérieure en comprenant et en résolvant tout seuls nos problèmes personnels et non pas en écoutant les explications des autres." (p.31)

A cet égard le conte de fées joue pour l'enfant un rôle comparable à celui du mythe pour la pensée sauvage. Lévi-Strauss a montré comment, à partir du trésor hétéroclite des mythes, le primitif "bricole" des mythes nouveaux qui répondent aux questions qu'il se pose. Et ce n'est pas déprécier cette forme de pensée que de l'assimiler au bricolage, c'est au contraire donner, une fois pour toutes, au bricolage ses lettres de noblesse... Mais ceci est une autre histoire! (voir Lévi-Strauss, "La pensée sauvage", p.26 ss., Plon)

Il n'est pas possible de rendre justice à un tel livre en quelques pa-

ges. Il n'est surtout pas possible de présenter des exemples des analyses de contes telles que les propose Bruno Bettelheim sans courir, en les résumant, le risque de leur ôter leur finesse et leurs nuances par lesquelles justement elles emportent la conviction. Et pourtant, je sens bien que je dois poursuivre si j'espère convaincre de l'importance du livre. Je me bornerai donc à montrer sur trois types de problèmes que j'isole assez arbitrairement (car dans la réalité ils sont étroitement imbriqués) comment les contes de fées interviennent en proposant à l'enfant des instruments pour une meilleure compréhension du monde, des enfants ou de lui-même.

1/METTRE DE L'ORDRE DANS LE MONDE

L'une des grandes tâches qui incombent à tout enfant venant au monde consiste à comprendre sa place au sein de cette totalité qui l'accueille (plus ou moins bien!). Qui suis-je ? Qui sont les autres ? Que me veulent-ils ? Quels sont leurs rapports entre eux ? Chacun sait, par exemple, que le problème oedipien pose, en termes particulièrement aigus, ce problème de l'enfant face à ses deux parents et le rôle de chacun des protagonistes de cette aventure triangulaire. Le conflit oedipien passe par une phase particulièrement délicate lorsque l'enfant en vient à considérer le parent de même sexe que lui comme un usurpateur qui s'est approprié l'autre parent, faisant ainsi obstacle au désir de possession exclusive de celui-ci par l'enfant. Plus tard l'enfant comprendra que la réalité est toute différente et, qu'en maintenant son désir fixé sur le parent de sexe opposé au sien, c'est lui-même qui risque de passer pour un usurpateur, s'exposant ainsi à des sanctions qu'il s'imagine redoutables. Un conte comme "La Gardeuse d'Oies" (Grimm) projette cette situation oedipienne tout en la transposant (une servante usurpe la place d'une princesse). Le conte avertit l'enfant qu'il ne saurait, sans grands risques pour lui, se maintenir dans ce rôle d'usurpateur et "*qu'il vaut mieux assumer sa place d'enfant plutôt que d'essayer de prendre celle de l'un des parents, même si on le désire vivement*". (p.181). De plus le conte montre que, face aux grandes épreuves de la vie, les parents eux-mêmes, malgré tout leur amour, sont sans pouvoir pour aider leur enfant - l'autonomie est une conquête solitaire. Il y a encore d'autres significations de détail dans ce conte, en particulier l'énigme de ce mouchoir taché de trois gouttes de sang, donné par sa mère à la princesse au moment de son départ... Mais le mieux est d'y aller voir vous-même.

Le problème de l'œdipe, cela est clair, ne pose pas seulement des difficultés aux enfants. L'extrême possessivité de certains parents le dit assez. C'est pourquoi il est bon pour les enfants - comme pour les parents - de relire par exemple l'histoire de "Blanche-Neige" et de la Reine sa mère, jalouse.

Dans son désir de s'orienter dans le monde et de mettre de l'ordre dans le chaos et les contradictions qui l'entourent l'enfant rencontre bien d'autres perplexités. Comment s'expliquer par exemple, la tromperie toujours possible des apparences. Il est précieux de comprendre le plus vite possible que les plus grands dangers se présentent souvent sous des apparences séduisantes et, qu'à l'inverse, tel personnage rencontré qui au premier abord peut n'inspirer que crainte ou dégoût, peut aussi, avec un peu plus de temps et de discernement se révéler comme un cœur allié et même plus qu'un ami (La Belle et la Bête).

Ou encore, dans "Le Petit Chaperon Rouge" nous voyons une bonne grand-mère se transformer soudain en loup féroce. Cet événement épouvantable n'est pas sans rappeler à l'enfant des scènes bien concrètes: la transformation subite de sa grand-mère (ou de tout autre personne très aimée) en un personnage menaçant qui "*l'accable de honte pour avoir accidentellement mouillé sa culotte*".

"Comment cet être si bon, qui faisait des cadeaux, qui était même plus compréhensif, plus tolérant et moins critique que maman, a-t-il pu soudain agir d'une façon aussi radicalement différente?"

"Incapable d'établir un rapport entre deux manifestations aussi oppo-

sées, l'enfant voit sincèrement dans sa grand-mère deux entités distinctes: celle qui aime et celle qui menace. Elle est bien "Mère-Grand" et "Le Loup". En la coupant en deux, pour ainsi dire, l'enfant peut protéger son image de la grand-mère bonne. Si elle se change en loup, elle lui fait très peur, bien sûr, mais il n'est pas obligé pour autant de remettre en question son idée d'une grand-mère bienveillante. Et, de toutes façons, comme le raconte l'histoire, il ne s'agit que d'un avatar passager: grand-mère reviendra, triomphante."(p.93)

C'est encore aider l'enfant à mettre de l'ordre dans le monde que de l'accompagner dans le dédale sinueux du symbolisme des contes de fées. Avec autant d'érudition que de compréhension attentive de l'enfant Bruno Bettelheim éclaire ainsi les thèmes si chargés d'affect pour lui que sont, par exemple, ceux du Roi et de la Reine. A la fin de nombreux contes le héros ou l'héroïne deviennent roi ou reine:

"ce dénouement symbolise un état de véritable indépendance où le héros se sent en sécurité, satisfait et heureux comme l'était l'enfant lorsqu'il se trouvait dans son état le plus dépendant, dans le royaume de son berceau, où on s'occupait merveilleusement de lui." (p.168)

Et il y a ainsi une raison d'être à la sorcière, "produit de nos désirs et de nos angoisses, à la fois mère tutélaire de l'enfance et mère néfaste de la crise oedipienne", de la forêt, du miroir, des chasseurs, de la couleur rouge, du chiffre 3, etc...

Naturellement, il n'est pas question de livrer le sens de ce symbolisme à l'enfant. Mais il est important que l'éducateur le connaisse afin qu'il soit en mesure de comprendre la nature de l'aide qu'il peut offrir par les contes, qu'il puisse saisir les mécanismes de défense ou d'identification qu'ils ont des chances de favoriser chez son jeune auditoire, de manière à choisir au mieux, parmi le trésor des contes, ceux qu'il sentira les mieux accordés aux besoins du moment. (Encore que ceci soit très difficile à mettre en oeuvre concrètement).

2. VAINCRE SES PEURS

Une autre grande fonction des contes de fées -essentielles- consiste à donner à l'enfant des armes dans les luttes si nombreuses qu'il doit mener pour vaincre ses angoisses ou ses peurs. La psychologie contemporaine a en effet mis en évidence l'influence néfaste des angoisses infantiles non surmontées sur tout le développement ultérieur de la personnalité. Or, dit Bruno Bettelheim, "les contes n'ont aucune intention morale, ils veulent donner l'assurance que l'ont peut réussir." (p.21)

Au premier rang de ces angoisses infantiles figure naturellement la crainte de la séparation qui est l'un des avatars d'une crainte humaine fondamentale: celle de la perte d'amour ou crainte de ne plus (de ne pas) être aimé. L'enfant qui reçoit tout de ceux qui l'aiment, ne peut rien imaginer de pire que l'idée qu'un jour cet amour qu'on a pour lui puisse venir à cesser ou, ce qui revient au même, qu'il soit abandonné. D'un autre côté, il vient un moment où l'enfant découvre qu'il y aura des séparations nécessaires et douloureuses et que grandir vraiment n'est qu'à ce prix. De nombreux contes ont pour thème central cette angoisse de la séparation. Or, ce qui est important, c'est que chacun de ces contes se termine bien. Car ce que l'inconscient de l'enfant va entendre ici c'est que, quelque soit le désagrément provisoire qui puisse résulter d'une séparation, ce n'est là qu'un moment dans un parcours vers une plus grande autonomie et un plus grand bonheur. A cet égard le mariage qui met un point final à l'aventure douloureuse de la séparation prend ici toute sa signification:

.../...

"Aussi naïf que cela puisse paraître, le prince et la princesse, en se mariant et en héritant du royaume qu'ils gouvernent dans la paix et le bonheur, représentent pour l'enfant la plus haute forme possible d'existence, parce que c'est exactement de qu'il désire pour lui-même: gouverner son royaume -sa propre vie- avec succès, pacifiquement, et être uni dans le bonheur avec le partenaire le plus désirable et qui ne l'abandonnera jamais." (p.191)

Autre sujet d'angoisse pour les enfants: leur place parmi leurs frères et soeurs et les rivalités fraternelles. Chaque enfant voudrait, au fond, pour lui seul tout l'amour des parents. Des frères, des soeurs sont presque fatalement perçus, à un moment donné, comme des tyrans ou des rivaux. C'est ici qu'apparaît l'importance de nombreux contes qui, tels "Cendrillon", sont de nature à le persuader que sa situation malheureuse n'est pas sans espoir et que la taille, la beauté ou le rang dans la famille ne font rien à l'affaire.

De toutes façons, même sans aller chercher des cas aussi aigus, il est fréquent que l'enfant ressent douloureusement sa petitesse, sa faiblesse ou l'incapacité où il est encore de faire des choses qui aient une réelle valeur; il souffre de n'être pas encore reconnu comme "un grand". Les contes de fées, en accordant souvent "une importance extraordinaire au moindre progrès et en suggérant que ce progrès peut engendrer des résultats merveilleux" (p.100), donnent à l'enfant des raisons de ne pas céder à la tristesse qui peut parfois l'envahir.

"Trouver une bouteille ou une jarre (comme dans le conte des frères Grimm "l'esprit dans la bouteille"), secourir un animal ou être secouru par lui ("Le chat botté"), partager un morceau de pain avec un étranger ("L'oie d'or", dans un autre conte des frères Grimm), tous ces petits événements quotidiens conduisent à de grandes choses. Ainsi le conte de fées montre à l'enfant que ces petits faits réels sont importants, bien qu'il ne s'en rende pas compte sur le moment, et il s'en trouve encouragé." (p.100)

Cette fonction dévolue aux contes de fées de rassurer l'enfant par rapport à ses peurs ou à ses angoisses est-elle toujours assurée lorsque l'histoire racontée est elle-même effrayante ou angoissante. Nombreux sont ceux qui pensent que les histoires terrifiantes doivent être écartées et qu'elles ne peuvent que nuire aux enfants. Il est pourtant un fait remarquable que connaissent tous les éducateurs: la plupart des enfants aiment beaucoup les histoires (ou les images) qui, par quelque côté, les effrayent. Bruno Bettelheim montre avec force qu'on aurait bien tort en effet de priver les enfants de telles histoires et ceci pour deux raisons. Ces histoires, qui mettent en scène des monstres ou des personnages effrayants, ne sont en réalité que la projection sur un plan imaginaire de fantasmes et de craintes que l'enfant porte en lui. En lui interdisant l'accès à de telles histoires on le prive du même coup de savoir

"que d'autres enfants que lui ont les mêmes fantasmes, on lui laisse croire qu'il est le seul être au monde à imaginer de telles choses. Il en résulte que ses fantasmes prennent pour lui un aspect effrayant. En outre, en apprenant que d'autres que lui ont les mêmes fantasmes l'enfant sent qu'il appartient à l'humanité et cesse de craindre que ses idées destructives ne le mettent au ban de la société." (p.162)

En outre, ces histoires, souvent redemandées, nous montrent que peu à peu, chez l'enfant, les traits rassurants gagnent en importance. En ce sens, ce goût des histoires terrifiantes marque déjà une victoire: "Le déplaisir initial de l'angoisse devient alors le grand plaisir de l'angoisse affrontée avec succès et maîtrisée". (p.162)

.../...

3. METTRE DE L'ORDRE EN SOI-MÊME

A supposer vaincues les peurs et les craintes principales de l'enfance, il s'en faut, cependant, que l'enfant vive en pleine clarté avec lui-même. Voir clair en soi-même, savoir reconnaître et apprivoiser tous ces fantasmes qui font la sarabande dans la tête et dans le coeur, cela aussi est un combat. Ici encore les contes de fées viennent au secours de l'enfant à la recherche de lui-même. Grâce à eux il va pouvoir, peu à peu, mettre de l'ordre sans ce chaos qu'il sent en lui.

Par exemple, une des grandes difficultés de la vie d'enfant (de la vie tout court) consiste à devenir capable d'assumer ses contradictions intérieures. L'enfant est souvent dominé par ses ambivalences qui forment en lui un mélange de désirs et de peurs, de haine et d'amour. Tantôt il se sent bon et obéissant, parfois méchant et révolté.

"Comme il ne peut pas comprendre qu'il existe des stades intermédiaires de degré ou d'intensité, tout est lumière ou ténèbres, sans nuance. Il est tout courage ou toute peur; le plus heureux ou le plus malheureux des êtres; le plus beau ou le plus laid; le plus intelligent ou le plus stupide; il est aimé ou détesté. Entre tous ces extrêmes il n'y a que le néant.

C'est de la même façon que le conte de fées décrit le monde: les personnages sont ou bien la férocité incarnée, ou la bienveillance la plus désintéressée... Chaque personnage est essentiellement unidimensionnel, ce qui permet à l'enfant de comprendre facilement ses actions et ses réactions. Grâce à des images simples et directes, le conte de fées aide l'enfant à mettre de l'ordre dans ses sentiments complexes et ambivalents qui, ainsi, se classent d'eux-mêmes à des endroits distincts au lieu de ne former qu'un immense chaos." (p. 02-103)

Parfois le conte projette les deux aspects de nos ambivalences dans deux personnages distincts. Ainsi en est-il dans l'histoire de "Sindbad le Marin et Sindbad le Portefaix", dans "Frérot et Soeurette", dans "Les deux frères". Peu à peu se fait jour, inconsciemment, l'idée que pour bien fonctionner nous devons intégrer à notre être les tendances contradictoires de notre personnalité. Bruno Bettelheim va même jusqu'à montrer l'étroite parenté qu'il peut y avoir entre certains personnages rencontrés dans les contes et les trois instances constitutives de la personnalité que la psychanalyse, après Freud, désigne par les termes de "moi", de "ça" et de "surmoi", et comment ces termes abstraits ne font que désigner des réalités profondes de la vie humaine que la sagesse des nations avait su, depuis des temps immémoriaux, reconnaître et, à sa façon, apprivoiser à défaut de les expliquer.

Ainsi, toutes étapes du développement de l'enfant, tous les combats qu'il doit mener pour assurer ses conquêtes trouvent leur illustration par la magie des contes. Le nécessaire passage du principe de plaisir au principe de réalité est explicité par le conte des "Trois petits cochons", la nécessité de quitter le stade de l'oralité pour accéder à un niveau supérieur d'autonomie est illustré par "Jeannot et Margot" ou "Jack et la perche aux haricots". Bruno Bettelheim montre même comment les contes de fées sont pour l'enfant une manière idéale de s'initier à la sexualité *"selon des possibilités de son âge et la faculté de comprendre qu'il a atteinte à la suite de son évolution"*.

"Toute éducation sexuelle plus ou moins directe, même si elle est exprimée dans le langage de l'enfant et dans des termes qu'il peut comprendre, ne lui laisse aucun choix: il doit l'accepter, même s'il n'est pas prêt à la recevoir, au risque d'en être perturbé et embrouillé. Incapable de se protéger contre cette information envahissante, il ne peut maîtriser ce qu'on lui dit qu'en le déformant ou en le refoulant,

.../...

ce qui entraîne des conséquences dangereuses sur le moment et pour l'avenir.

Les contes de fées disent qu'il vient un moment où nous devons apprendre ce que nous ne savions pas jusque-là; autrement dit, en terme de psychanalyse, un moment où nous devons cesser de refouler notre sexualité. Ce que nous connaissions comme dangereux, détestable, des réalités à fuir comme la peste, doit changer d'apparence pour que nous puissions découvrir quelque chose de vraiment beau. Et c'est l'amour qui le permet." (pp.343-344)

Finalement, le grand mérite des contes de fées est d'offrir à l'enfant des personnages sur lesquels il peut "extérioriser ce qui se passe dans sa tête" et ceci de façon contrôlable, non sauvage. Il peut, sans culpabilité, détester l'un ou aimer l'autre, s'identifier au troisième, faire d'un quatrième un idéal ou un objet de crainte. Ils sont ainsi des jalons dans cette difficile recherche de soi-même. En ce sens, lui proposer des contes, ce n'est rien moins -c'est sur cette belle idée que s'ouvre la toute première page du livre- qu'aider l'enfant à donner un sens à sa vie.

Impossible d'être bref pour rendre compte d'un pareil bouquin. Je souhaite que ce discours sur un livre ne détourne personne du livre lui-même. J'aimerais, au contraire, avoir convaincu chacun de l'extrême urgence qu'il peut y avoir à le lire et à le relire. Certes c'est un gros livre, mais il est passionnant; certes aussi, il est relativement cher, mais pourquoi ne pas en faire une priorité d'achat pour la bibliothèque de l'école. Cela permettrait des échanges entre collègues et, pourquoi pas, des expériences dont on discuterait ensuite en équipe. De toutes façons il y a certainement bien des manières d'utiliser ce livre grâce auquel nous disposons d'un remarquable moyen d'approche de la psychologie de l'enfant et, par conséquent, d'un auxiliaire précieux pour tous les éducateurs, c'est-à-dire pour tous ceux dont la tâche première est d'aider les enfants à grandir.

Michel Forget
Colmar, septembre 1977
9, rue Franklin-Roosevelt

